



Jules Vallès
Œuvres

II
1871-1885

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR ROGER BELLET

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JULES VALLÈS

Œuvres

II

1871-1885

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR ROGER BELLET

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1990.

«LE CRI DU PEUPLE»

(1871)

PARIS VENDU¹

[22 février 1871.]

Il fait pitié, ce Paris vaincu!

Les rats peuvent courir dans nos canons comme dans la bouche des égouts; les mulets ramènent au trot dans les casernes les affûts vides, qui ressemblent à des crucifix sans cadavre; les caissons, qui portaient la pâtée de poudre et de fer pour les bouches de bronze, sonnent creux et vides sur le pavé.

Les soldats déharnachés flânent sur les places ou ronflent comme des mendiants sur les trottoirs. Ils n'ont gardé de leur attirail de guerre qu'une cuiller et un bidon.

Ils n'écoutent pas si le tambour bat, si le combat reprend; ils attendent que le boucher arrive, et quand la viande est là, ils se battent autour de l'étal ou du baril, les pantalons rouges! On se dispute un morceau de lard comme un drapeau et un cervelas comme une croix d'honneur.

À la débandade roulent par les rues, comme les grains d'un chapelet qui est tombé dans la boue, les échappés des régiments qu'a rongés la défaite ou que l'inaction a pourris : en culottes de velours percées, chapeaux à plumes de coq déteintes — avec des bonnets de police en bonnets d'âne ou des peaux de mouton en camisole.

On a laissé à des lignards leurs chassepots pour qu'ils visent le peuple, s'il bouge, et ils rôdent sous les fenêtres des prisons où gèlent les vaincus du 31 octobre et du 22 janvier², ils crient : «Passez au large!» aux gens en blouse.

Les gardes nationaux ont encore leurs fusils, mais la giberne est vide; la baïonnette pend muette dans le fourreau; la baïonnette, cette langue de fer qui allait si bon train jadis dans les batailles et aimait à lécher le museau de l'ennemi!

C'est la honte, le deuil, l'agonie.

Eh bien, non!

Vous souvient-il qu'il a passé une fois déjà un de ces brouillards sur notre soleil?

C'était en juin : les mêmes hommes qui viennent de déshonorer Paris, les Jules Favre¹, les Pagès², tous les traîtres trottaient à travers les rues dépavées et fumantes derrière la jument de Cavaignac³, et ils crachaient en chemin sur les blessures des vaincus.

Au fond du caveau des Tuileries, sous les casernes, au Panthéon, les prisonniers nageaient dans les excréments et le sang. On demandait quelquefois par une lucarne : « Qui veut du pain? » et quand une tête pâle venait, on la faisait sauter d'un coup de fusil⁴. Le désespoir était chez tous!

Il y en avait un cependant — je l'ai connu — qui ne désespérait pas; il chantait!

On l'appela à la lucarne; la balle le manqua, il cracha au visage de l'assassin.

Ils plongèrent à quatre ou cinq dans le caveau, reconnurent l'homme et l'emmenèrent.

« Ton nom.

— Je m'appelle le PEUPLE. »

Il était taillé en colosse et il embaumait la poudre.

Ceux qui l'entouraient s'écartèrent : l'homme se trouva seul; il aperçut devant lui l'espace libre et se mit à courir.

Une décharge l'abattit : il roula à terre, mais il put se relever et essaya de courir encore, il retomba foudroyé! On le vit se redresser, et, la chair en lambeaux, les os cassés, il tourna vers les tireurs son visage qui n'avait reçu dans cette averse qu'un grêlon de fer au front : — cela lui faisait à la tempe une cocarde rouge.

Il se tourna, et avec un orgueil d'hercule, un rire de géant, secouant son corps plein de balles, il dit :

« Je ne suis pas encore mort, allez! »

Le Peuple — dont ce héros prenait le nom devant les fusils en joue — ne fut pas détruit par le canon de juin, et le socialisme sortit menaçant de ce nid des boulets.

Cette fois encore et toujours, il survivra à la défaite, et

tout mutilé et saignant qu'il soit, il peut dire comme le fusillé de Juin :

« Je ne suis pas encore mort, allez! »

À travers les derniers malheurs, le Peuple a fait gravement son devoir.

Dès qu'il vit la nation en péril, l'honneur en jeu, il accourut, demandant des armes, la levée en masse, le combat sans fin :

Amour sacré de la patrie!

Et qu'était-elle pour eux, cette patrie? Elle ne s'ouvre sous leurs pieds que pour recevoir leurs sueurs, leurs larmes, et les engloûtir avant l'âge, tués de travail, morts à la peine! Ils n'en possèdent pas un lambeau! On les arrête comme vagabonds quand ils veulent coucher sur elle, les nuits où le logis manque. Elle est toute hérissée d'usines où on les exploite, de prisons où on les enferme, de casernes où on les retient, ou par les fenêtres desquelles on les tue.

Ils vinrent défendre cela, offrir leur sang, réclamer la bataille, et ce sont eux qui ont pleuré, quand Favre a signé la paix sans que sa main se soit desséchée sur le papier.

L'honneur est sauf.

La responsabilité des hontes passées et des malheurs futurs doit tomber sur d'autres.

C'est M. Thiers¹, qui devient le Cavaignac en robe de chambre de la Troisième République; il prend pour échasses, ce nain, les béquilles de la patrie, et il a abaissé Favre jusqu'à lui pour deviser et marmotter contre la Révolution.

Tout est possible! On rajeunira les supplices, on traquera de nouveau les hommes, on égorgera les libertés; on radoubra les pontons² et l'on chargera les vaisseaux pour Cayenne! — Il faudra d'abord enlever aux citoyens leurs armes et à Belleville son drapeau.

Que fera le peuple alors? On n'a rien à lui conseiller ni à lui défendre; chacun, sous la redingote ou le bourgeron, s'inspirera de son devoir, en ces heures suprêmes.

D'ici là il n'a qu'à laisser faire! Quand il se débattait contre la honte, on a sauté sur ses épaules comme sur celles d'un pendu, pour qu'il perdît connaissance plus vite, que la nuque fût plus tôt cassée, et Paris, tirant la langue, a été livré, les poignets liés et le ventre creux.

Mais, pour nous avoir déshonorés et mis sous le feu des canons prussiens, ils n'échapperont pas au châtement.

Dans tout ce tas de députés, il y en aura bien quelques-uns, je pense, qui sauront nous venger. Ces ouvriers qu'on a nommés ne mettront pas des gants pour parler, j'espère. Pyat¹ est là, Tridon² aussi, un ancien, un jeune! Il y a Malon³, Tolain⁴. C'est assez de quatre pour faire un tribunal.

Mais étoufferait-on leurs voix, le corbeau bat des ailes au-dessus de la France ruinée, au-dessus des fermes sans charrues, des forêts sans arbres et des champs sans semailles.

Ce sont eux qui ont préparé ces ruines. Lyon demandait le drapeau rouge : ils ont voulu le pavillon noir⁵!

Soit!

Bismarck fait apporter la balance pour peser la rançon, et il y jette son épée comme Brennus⁶. Il peut encore en aiguïser la pointe, en épaissir la lame, cela ne fera pas rouler de l'or dans le plateau : ils n'arracheront pas à la France ce qu'elle ne saurait donner. De ses entrailles hachées, il ne sortira rien avant longtemps; elle leur appartient comme une fille qu'on a vendue, mais que le viol a estropiée.

Voilà où ils en sont, Bismarck et Guillaume⁷, Thiers et Favre⁸, vainqueurs et vaincus, conquérants de Berlin, capitulards de Paris!

Qu'ils passent bras dessus, bras dessous, sous l'Arc de Triomphe demain! Mais avant deux ans — c'est peu dans l'histoire du monde — la famine et la banqueroute nous auront vengés : elles viendront gronder à leurs oreilles plus haut que le vieux Krupp⁹.

La Sociale¹⁰ arrive, entendez-vous! elle arrive à pas de géant, apportant non la mort, mais le salut. Elle enjambe par-dessus les ruines, et elle crie : « Malheur aux traîtres! Malheur aux vainqueurs! »

Vous espérez l'assassiner. Essayez!

Debout entre l'arme et l'outil, prêt au travail ou à la lutte, le Peuple attend.

LES RÉPUBLICAINS DEVANT LES CONSEILS DE GUERRE¹

[23 février 1871.]

Ils l'ont osé²!

Le 31 octobre passera, devant un tribunal de soldats! Les officiers d'une armée prisonnière jugeront ces hommes libres!

Ils arriveront là, Lefrançais³, Tibaldi⁴, Vermorel⁵, Vésinier⁶ et d'autres peut-être qu'on reprendra; ils arriveront entre deux haies de fusils chargés, baïonnettes au bout du canon, et qui s'abaisseront sur les poitrines, si quelqu'un voulait fuir ou se révolter.

Ils s'assoieront sur un banc, maigre comme un banc d'école, enterrés entre une table et un vieux poêle : on ne voit pas même leur tête, cette tête que visent les articles d'un code sanglant.

Il ne s'agit pas cette fois de leur tête, je le sais, et pas même de leur liberté. Qui donc oserait, s'il a de l'honneur, les condamner!

Les condamner! Parce que, voyant le navire courir à l'écueil, ils ont sauté vers le capitaine et lui ont crié :

«La patrie sombre! Tirez le canon d'alarme!»

Les condamner? Pourquoi pas les souffleter avec le chapeau à barbe de Trochu⁷ ou les éventrer avec l'épée de Bazaine⁸!

Leur voix sonnera claire dans l'enceinte comme celle d'hommes qui racontent un devoir noblement accompli; et quand les débats seront clos, le président — un soldat honnête —, au lieu de se couvrir pour lire le verdict devant la garde présentant les armes, ira les saluer chapeau bas — comme j'ai vu, dans les ports de mer, saluer des marins qu'on avait jugés pour avoir perdu leur navire, mais qui avaient prévu la tempête, deviné l'orage dans le ciel rouge et fait un moment reculer l'Océan.

MM. Dorian⁹ et Schœlcher¹⁰ seront revenus — il le faut — pour déclarer qu'ils ont, vis-à-vis de ces hommes, manqué à une parole, violé un serment, et pour demander, balbutiants et l'œil baissé, s'ils veulent encore leur donner la main.

Je ne sais pas si les prisonniers pardonneront!

Ce n'est pas tout. Le sergent de service aura de l'ouvrage cette semaine, et le commissaire de la République n'a qu'à préparer des réquisitoires!

Ils vont juger encore un morceau de papier. Cela s'appelait *L'Affiche rouge*¹ collée sur les murs au moment où le pain manquait et où pleuvaient les bombes.

Ce n'était pas un appel à la rébellion, je le jure; c'était un cri échappé à des cœurs en fièvre, et moins un cri d'indignation qu'un cri de douleur.

On arrêta des signataires — le peuple alla leur ouvrir, tambour en tête, les portes de Mazas. Et voilà que l'huissier du Cherche-Midi les convoque!

Ils se souviennent de ce chiffon, à l'Hôtel de Ville! Il a passé pourtant sous les ponts, depuis ce temps, la boue de la capitulation et le sang du 22 janvier²!

Mais le 22 janvier est cité, lui aussi.

Ils veulent en faire un jour criminel de l'histoire.

Et qui donc fut criminel?

Pauvre Sapia³! Il avait un jonc de treize sous à la main quand il tomba, il criait «en avant!» mais sans épée et sans fusil.

L'enfant de neuf ans qu'on releva mort n'avait pas tué, n'est-ce pas? Et le vieillard dont la cervelle sauta sur le candélabre avait, dans sa poche, non pas une bombe, mais un paroissien.

Décembre fusillait aussi, mais la caisse battait, l'officier menaçait ou avertissait les assistants qu'ils eussent à se retirer ou à prendre parti pour le combat. C'était aux assistants de choisir.

Le 22 janvier, combien d'innocents morts!

— Oh! je ne veux pas savoir par la faute de qui!

Ceux qui n'avaient pu fuir assez vite s'étaient affaissés derrière les tas de sable ou allongés derrière des réverbères, et restaient là, accroupis dans la boue jusqu'aux lèvres.

Quelquefois un des accroupis se détachait de la grappe saignante, et roulait sur le ventre vers un coin plus sûr; il s'arrêtait tout d'un coup dans sa route et ne roulait plus, mais on lui voyait au flanc une tache écarlate comme à la bonde d'un tonneau⁴.

Parmi ceux qu'amèneront demain les gendarmes, il y en a qui étaient venus simplement relever les blessés ou jeter leur mouchoir sur le visage horrible des morts.

Il fallait faire comme ces derniers-là, croyez-moi, et jeter sur ces journées sombres le voile de l'oubli. L'histoire seule se serait souvenue, et aurait fait à chacun sa part dans les annales de la Patrie — le jour où il y aurait eu de nouveau une Patrie!

LES CHARLATANS POLITIQUES²

[24 février 1871.]

On les appelle en langage noble des hommes d'État.

On les fait venir comme les sorciers de village et les Nélaton³ de marchands de vins, dès qu'il y a une promesse à dénouer, une convention à martyriser, de l'honneur à perdre, un blessé à achever, un mort à salir. On les charge de guérir l'entorse parce qu'on est sûr qu'ils casseront la jambe, de donner une potion au malade parce qu'on sait qu'ils ont du poison dans leurs fioles.

On a choisi M. Thiers pour s'asseoir au chevet de la République; il faut qu'elle meure, et on compte qu'il fera la besogne : il la fera; vautour à tête de perroquet, taupe à lunettes, polichinelle tricolore!

Il la fera, c'est possible, hélas! Mais il n'a pas que la République à tuer, il a la France à faire vivre, car il pourra jeter à l'eau les couleurs qui flottent au haut du mât et y jeter aussi quelques matelots révoltés; mais, en ce moment de crise, placé au gouvernail, surveillant la voile, peut-il conjurer la tempête?

Non! il ne peut pas, cet homme d'État!

Les hommes d'État — la bourgeoisie en rêve et la foule y croit —, si bien qu'elles se font, bourgeoisie et foule, complices souvent de besognes sinistres!

Les hommes d'État! — Il pouvait y en avoir encore quand il y avait une cour et des gentilshommes, quand on ne voyait au-dessus de la nation muette que la perruque du roi ou le bonnet du prêtre! Mais 89 est arrivé dans l'habit noir de Mirabeau, et 93 a passé dans l'habit bleu de Robespierre; puis on a vu les blouses descendre par cent mille, marchant vers l'Hôtel de Ville ou la place de Grève; et on ne les mène pas comme on veut, ces blouses-là⁴!

M. Thiers le sait bien, lui qui dut s'enfuir devant le Peuple, dans la nuit de février⁵ — il venait sur l'âne blanc

du libéralisme — on le hua, et il trébucha contre une barricade; il ne se connaît pas à manier les foules.

Lapidé par Jacques Bonhomme¹, il a été floué par Barrabas², ce Messie!

C'est lui qui a ramené au grand jour de l'histoire les Napoléon; c'est lui qui a mis dix ans pour redorer le manteau sur les épaules du César vaincu à Waterloo et enterré à Sainte-Hélène, lui qui a remis le Corse debout sur le piédestal de son livre³, réhabilité ce Mandrin couronné, et donné à têter dans le Petit Chapeau⁴ au bandit du coup d'État.

Il a bien pu à un moment demander des juges pour le neveu et réclamer la prison perpétuelle contre l'insurgé de Strasbourg⁵, il était trop tard, le mal était fait.

Il avait réussi — cet habile — à rendre l'honneur à une race scélérate, la vie à une dynastie morte, qui se servit de lui deux ans, puis le fit empoigner comme un simple Greppo⁶ le 2 décembre, lui offrit une place dans une cellule en échange d'un trône, lui mit le nez — jusqu'aux lunettes — dans la crotte et le sang, le poussa vers l'exil, et le tint pendant vingt ans inutile et vaincu!

Voilà le bilan : seize ans ministre, vingt ans vaincu! Ayant ouvert à Napoléon III le chemin des Tuileries et aussi la route de Sedan.

Il est pour une bonne part dans les malheurs de la patrie, ce vieillard! On l'a chargé de la sauver!

Que fait-il?

Il commence par irriter la douleur toute vive de Paris meurtri, en choisissant pour bander la plaie, comme a dit Jules Favre, ceux-là mêmes qui l'ont élargie et empoisonnée. Il prend ce Favre⁷, il prend Ernest Picard⁸ et Jules Simon⁹ — il ne les prend pas parce qu'il les apprécie : il les dédaigne; — parce qu'il les estime : il les méprise! Il les prend parce qu'il croit — politique à courte vue — que les blessures d'un monde sont fermées lorsque la bouche de quelques ambitieux est close, quand on a allongé en portefeuille de ministre quelques serviettes d'avocat, quand, devant le tapis vert où se joue le sort de la nation, il aura fait embrasser ensemble Laramée¹⁰ et Patelin¹¹, Le Flô¹² et Simon, Dufaure¹³ et Jules Favre, Pet-de-Loup¹⁴ et Judas!

Il a appelé à son secours comme commissaire un prud'homme rouge et bouffi : Saint-Marc Girardin¹⁵, qui traînera sa houppelande derrière son pet-en-l'air dans les antichambres de Versailles.

Les voyez-vous, ventres bedonnants, crânes chauves, fronts bas! — pas un nom nouveau, une tête fière.

Les jeunes qui se sont traînés à sa remorque ne sont pas de taille, il paraît! J'ai connu les malheureux; ils ont l'inquiétude malade, la fatigue grimaçante de ceux qui s'accrochent à des vieux; qui, respirant le moisi d'une école, y prennent le teint blême et le regard terne des enfermés. Les élèves forts de ce Machiavel s'appellent Weiss¹, sang aigri; Hervé², encore pâle, — Paradol, cervelle noire³!

Paradol? C'était le Benjamin, il se tue. — Ceux-ci se fanent, ceux-là se suicident.

Eh bien! mieux vaut avoir été tout le temps misérable et être resté libre, avoir vécu au gré de son cœur, en pleine liberté et en plein péril! Mieux vaudrait devenir le prisonnier de ces charlatans, qu'avoir été leur élève, être le patient et non pas Vert-de-Gris⁴.

On meurt à la peine, ou bien l'on est assassiné. Mais, au moment de disparaître, on est fier de sa vie, et Paradol eut honte de la sienne. Allons! guerre au passé! foi dans l'avenir! salut à la Révolution.

Ils vont l'insulter et la mitrailler, ces vieux. — Ils le peuvent. — Mais on peut bien aussi cracher dans un torrent.

LE 24 FÉVRIER⁵

[25 février 1871.]

Il y a déjà vingt-trois ans!

Il me semble encore sentir l'odeur des bouquets frais que les hommes glissaient ces jours-là dans les canons de fusil, et je vois les baïonnettes endormies comme des couleuvres sous les branches de chêne et dans les touffes de lauriers, les rubans claquent, les cocardes luisent, et l'on crie!

C'est le 24 février 48⁶.

Aujourd'hui 24 février 71, la peste flotte au-dessus des charniers, et sur l'horizon triste, là-bas, vers les remparts, on voit se dresser comme un bouleau sur un ravin un cuirassier blanc⁷.

En février 48, le soleil avait doré les blés, rougi la vigne; le pain est blanc et le vin rose!

*C'est le vin à quat' sous¹
Ça vous roule
Dans la boule*

et l'on chante avec la bourgeoise et les marmots *Charlotte la républicaine*²!

La jeunesse est toute en fleurs comme les blés et la vigne, les uniformes chatoient sur le dos des volontaires, avec les lueurs douces ou vives des bleuets et des coquelicots, ce n'est que pompons sanglants comme des grenades, épau-lettes luisantes comme des poignées de genêts jaunes. Et tout le monde a des épées, depuis le normalien feuillagé de vert jusqu'au garde-marine chemisé de bleu! On boit au renouveau du monde, on trinque à la fraternité!

Hier, il n'y avait dans les rues que des tuniques fanées, des vareuses usées que portaient tristement des hommes traînant la jambe et baissant la tête : on voyait que les officiers avaient raclé leurs manches; ils avaient arraché de la tunique ou du képi les anguilles d'argent ou les lézards d'or qui s'enroulaient tout autour de l'uniforme que les généraux ont failli déshonorer.

Le ciel était triste, et des femmes qui sentaient l'eau-de-vie vendaient, au rabais, du pain où avaient mordu les soldats prussiens. Il passait à chaque minute des civières et des corbillards avec des blessés en train de mourir ou bien des pauvres déjà morts; il n'y a même pas le chien derrière le convoi³ : on l'a mangé un jour qu'il faisait faim.

Le voilà donc cet anniversaire!

Ô pauvres Républiques! On égorge l'une dans nos bras, en 51; on déshonore l'autre sous nos yeux en 71. Nous sommes toujours bernés, roulés, meurtris, et le peuple est toujours affamé et sanglant!

Il doit y avoir une raison à cela pourtant, cherchons-la. Devant ce lit souillé demandons-nous d'où viennent ces précoces épuisements et ces éternelles défaites. Quel est le remède, où est le chemin! Le remède est simple, le chemin est trouvé :

Le remède, c'est la franchise.

Le chemin, c'est celui où ne passera que quiconque aura écrit *Révolution sociale* sur son drapeau.

Il faut en finir, ne pas se joindre si l'on ne peut se fondre, il est sot de s'unir pour périr ensemble; on peut s'estimer comme ennemi, et se saluer en se battant.

RÉVOLUTION SOCIALE

Oui! il faut que le 24 février 1871 se réfugie dans cette citadelle :

SOCIALE!

Ce n'est pas tout d'être républicain, pas assez d'être jacobin, sois socialiste¹, il le faut.

On tue avec du plomb, mais on vit avec du pain. Avec une hache on coupe, mais avec un niveau on mesure — il faut du pain et un niveau.

C'est ce que je me disais, ayant quitté les rues tristes, pour prendre le boulevard désert.

Je suis arrivé au cimetière, et j'ai cherché la tombe de Proudhon². Je n'ai pu la trouver dans le tas des autres.

Le gardien que j'interrogeais m'a répondu en me montrant le tertre des quatre sergents de La Rochelle³.

C'est là que j'allais le 24 février, jadis, quand je prenais pour le sommet de la Révolution cette colonne ravagée qui pèse sur ces squelettes de héros.

J'ai cru cela longtemps. J'ai cru qu'il suffisait de savoir combattre et d'être prêt à mourir : j'y étais prêt, je crois.

Mais je n'ai pas suivi cette fois le même chemin.

J'ai vu tant de gens lutter, tant d'hommes tomber dont le courage fut inutile. J'en sais même dont le courage a nui, ils jetèrent le prestige de leur dévouement sur les épaules d'une République ennemie, et ils pouvaient être maîtres à un moment du salut public.

Ce jour de deuil a cependant eu pour moi son sourire.

Au détour de la rue, quelques gens, sur le pas d'une porte, se montraient du doigt un homme en redingote qui accostait les passants.

Je demandai ce qu'il faisait. On me répondit :

«C'est un propriétaire qui mendie!»

Allons!

Cela est beau comme un sourire de Catilina, un geste des Gracques, une harangue de Marius.

Les Teutons ne sont pas vaincus, mais ce qui était l'aristocratie romaine du temps du rival de Sylla s'appelle en prose d'aujourd'hui la *tyrannie du capital*.

Un propriétaire qui mendie!

Ce ne sont pas les loyers qui l'ont écorché et ruiné, cet homme!

C'est le vote des *ruraux*⁴ de l'autre année qui, sur les ailes de bronze de la guerre, lui a apporté la ruine.

Le malheureux : il paye peut-être — en monnaie de mendiant — pour les vrais coupables, et c'est un pauvre, lui-même, ce propriétaire!

Tant mieux! j'irai te porter un sou demain et je t'embaucherai pour la Révolution!

LA PASSION POLITIQUE¹

[26 février 1871.]

Elle fortifie ceux qu'elle empoigne, elle honore ceux qu'elle menace.

Les honnêtes gens seuls ont cette fièvre, qui les précipite dans le danger, quelquefois dans le ridicule. Ils ne prennent pas le temps de trier sur leur volet leurs phrases d'attaque, leurs voisins de combat : ils vont de l'avant, toujours, et par secousses, au risque de blesser leurs voisins mêmes, et, pour arriver plus vite à l'ennemi, il peut se faire que, dans la brutalité de l'assaut, on soufflette des gens qu'on pourrait épargner, qu'on renverse des camarades qu'on aime, et qu'on bouscule des hommes de cœur.

Cela nous est arrivé, paraît-il.

On a vu² que des soldats croyaient avoir été méprisés par nous, parce que nous avons montré ce que les chefs avaient fait d'eux, parce que nous nous étions indignés de les voir désarmés, parce qu'on avait condamné à la paresse des hommes taillés en héros, parce qu'on avait exilé dans la vie des cantines ceux qui étaient avides de se mesurer sur les champs de bataille; et tandis que nous leur tendions la main pour les consoler, ils nous auraient refusé la leur!

Je ne sais pas encore si c'est fini; il faut que cela s'éclaircisse pourtant. Nous n'avons pas de temps à perdre en des querelles inutiles, sous les fourches Caudines³ de la défaite.

Nous plaignons les soldats, nous méprisons Trochu. Si quelqu'un a des explications à nous demander, c'est Trochu. Nous n'en voulons qu'à lui, pas à d'autres.

Restons-en là!

Et pour la Corse?

Ne voilà-t-il pas qu'il y en a qui se fâchent parce que *Le Cri du peuple* a dit que les Corses abondaient dans la police de l'Empereur, et qu'Ajaccio envoyait à Paris plus de gens qui allaient frapper chez M. Hyrvoix, directeur de la

Sûreté, que d'hommes qui allaient demander de l'ouvrage dans les ateliers.

Que les hommes de cœur comprennent donc, et qu'ils ne se croient point atteints par des mots qui ne s'adressent qu'à ceux qui n'ont pas d'honneur.

Savez-vous où l'on en arrive sur ce chemin?

— On arrive à la farce ou au guet-apens.

Si l'on place la susceptibilité au-dessus de la tristesse en ces heures tristes, c'est un duel avec M. Trochu que je dois avoir, — chose ridicule, et qui mettrait les hommes politiques à la merci d'une gageure!

Ou bien ce n'est pas ridicule, et alors c'est infâme.

La rancune de quelques grands coupables cachés pousse en avant des condottieri, dont c'est le métier de fermer la bouche aux gens avec la pointe d'un fleuret ou le plomb d'une balle, et qui se succéderont jusqu'à ce que la besogne soit faite. Ils n'ont pas d'opinion connue : ils ont une botte secrète. Eh quoi! de braves gens seraient, sans le vouloir, complices de cela! — Il ne le faut pas, pour l'honneur de tous, pour l'honneur des soldats que Trochu a trahis, des Corses que n'a pas soudoyés Bonaparte; il le faut aussi pour l'honneur de l'idée que le journal défend.

Le maréchal Sébastiani¹ disait orgueilleusement à un adversaire politique qui venait lui demander réparation :

«Je me bats avec mes pairs à coups de canon.»

J'ai entendu le général Mieroslawski² répondre :

«Je me bats avec mes égaux sur le champ de bataille.»

Un socialiste répond :

«Moi, je me bats à coups d'idées.»

Nous avons bien autre chose à faire vraiment! et un bien autre courage à avoir; courage muet, courage sombre!

Que de plaies à panser! que de coups de fourche à donner dans ce fumier sur lequel le coq de Jules Favre a chanté trois fois³! — Nous penserions à nous chamailler sur ce tas de ruines, et nous nous enverrions des témoins sur un radeau?...

«Oh! non! si nous avons un peu d'amour de la patrie, si nous sommes, non des sbires, mais des républicains.»

Ceci est dit à propos de nous. Nous aurions préféré que ce fût à propos d'un autre, mais nous prenons l'occasion où nous la trouvons.

Il faut que la presse désormais change de rôle, et que le

Table

2045

Note sur le texte

1816

Notes et variantes

1820

LE CRI DU PEUPLE (1883-1884)

Notice

1963

Notes

1967

LA RUE À LONDRES

Notice

1980

Histoire du texte

1983

Notes et variantes

1985

CHOIX D'ARTICLES (1884-1885)

Notice

2013

Notes

2017

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LE CRI DU PEUPLE

(1871)

CHOIX D'ARTICLES

- La Constitution* (mars 1872),
Revue anglo-française (mars-avril 1874),
Le Radical (février-mars 1877),
Le Réveil (janvier 1878),
La Marseillaise (juillet 1878),
Le Voltaire (août-décembre 1878),
La Révolution française (janvier-février 1879)

L'ENFANT

CHOIX D'ARTICLES

- La Vie moderne*, (octobre 1879-octobre 1880),
La Rue (novembre-décembre 1879),
Le Voltaire (février 1880),
Le Citoyen de Paris (mars-avril 1881)

LE BACHELIER

CHOIX D'ARTICLES

- Le Citoyen français* (août 1881),
Le Réveil (octobre 1881-janvier 1883),
Gil Blas (janvier-avril 1882),
La France (novembre 1882-juin 1883)

L'INSURGÉ

LE CRI DU PEUPLE

(octobre 1883-mars 1884)

LA RUE À LONDRES

CHOIX D'ARTICLES

- Le Cri du peuple* (avril 1884-janvier 1885),
Le Matin (avril-décembre 1884)

*Introduction, Chronologie
Bibliographie, Avertissement
Notices, notes et variantes
par Roger Bellet*